NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

64 Nº 1 1937

L'université médiévale

François JANSEN (s.j.)

p. 34 - 44

https://www.nrt.be/en/articles/l-universite-medievale-3580

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'UNIVERSITÉ MÉDIÉVALE (1)

Celui qui sait rassembler les objets sous un seul point de vue, a dit Platon, est né pour la dialectique (*République*, VII, 537c). Ce mot dut être présent à l'esprit du Dr Stéphen d'Irsay, lorsqu'il résolut d'écrire l'*Histoire des Universités françaises et étrangères*. Songez aux dimensions de pareil sujet, il embrasse dix siècles d'histoire européenne, à la montagne de documents dont il suppose le dépouillement méthodique, aux recherches interminables qu'il imposait à l'auteur, cela dans les secteurs les plus divers et les plus distants du savoir encyclopédique, et vous partagerez mon étonnement admiratif devant le caractère éminemment synthétique qu'il sut imprimer à la matière de soi la plus éparse et la plus morcelée qui fût. Au cours de l'exécution, la tentation ne devait-elle pas être constante de verser dans la compilation érudite et facile, facile autant qu'érudite ? avec son écueil mille fois signalé des redites fastidieuses qui changent en supplice du lecteur la paresse maladroite de l'auteur ? Ici, rien de pareil; M. d'Irsay vous introduit dans un édifice imposant, mais, de la base au faîte, éclairé; le regard y suit sans peine et sans heurt les grandes lignes architecturales; l'abondance pittoresque des détails n'y masque jamais la sveltesse harmonieuse de l'ensemble, et l'idée, constamment, y fait l'office de guide, livrant d'un mot, d'une formule brève, souvent très heureuse, le sens de portions considérables de la fabrique. Nul doute : si la dialectique est l'art de dégager l'unité du multiple et du divers, M. d'Irsay était dialecticien. M. René Aigrain, dans l'Avant-propos de ses « *Universités catholiques* » (2) explique l'emploi de l'imparfait dans les termes que voici : « Le Dr Stephen d'Irsay est mort en novembre 1934,

(1) Stéphen D'IRSAY. *Histoire des Universités françaises et étrangères*, t. I, *Moyen Age et Renaissance*; t. II, *Du* XVIe *siècle à* 1860. Paris, Auguste Picard, 1933 et 1935.

(2) René AIGRAIN, *Les Universités Catholiques*, Paris, Auguste Picard, 1935. C'est le complément indispensable de cette Histoire.

sans avoir pu mener au-delà de 1860 sa belle *Histoire des Universités françaises et étrangères*. Dans l'un des chapitres qui lui restaient à écrire, il se proposait d'étudier les universités catholiques et de marquer l'originalité de ces créations du XIXe et du XXe siècle ». Complétons ce renseignement trop modeste et disons que l'abbé R. Aigrain a écrit lui-même, avec plein succès, les chapitres manquants. Grâce à son talent, le monument élevé à l'une des plus belles créations de la civilisation chrétienne d'Occident voit aujourd'hui sa seconde tour achevée; grâce à ce beau geste de dévouement littéraire, la fin prématurée du maître bâtisseur ne restera pas inscrite dans un mélancolique : *Pendent opera interrupta*.

* * *

L'Université est une idée, mais une idée prenant chair dans un organisme.

L'idée, elle, est un legs de l'antiquité, celle du savoir encyclopédique (ἡ ἐγκύκλιος παιδεία). Depuis Martianus Capella, elle s'était figée définitivement dans le cadre rigide des « sept arts libéraux ». Sept, car les arts pratiques, la médecine et l'architecture, que Varron avait encore admis au nombre de ses « *Disciplinae* », restèrent exclus du septénaire traditionnel. Tant il en coûte de venir trop tard aux noces de Mercure et de Philologie! La médecine, il est vrai, est si indispensable à la vie humaine qu'elle prit tôt sa revanche. Dès le milieu du XIIe siècle, elle eut à Montpellier des écoles célèbres, et ces écoles, dès les premières décades du siècle suivant, se transformeront en « Université » sous le patronage bienveillant du Saint-Siège. A Montpellier, l'art de guérir obtint sa place, une place à part, à côté de la philosophie et du droit civil; un peu après 1180, il avait fait son entrée à Paris avec Gilles de Corbeil, premier médecin de Philippe-Auguste, un ancien Salernitain ayant passé par Montpellier. Avec le temps du reste, la « *Science hippocratique* » arrondira de plus en plus son domaine; à côté de la médecine rationnelle qui commente un texte et conserve le

caractère d'une leçon théorique, nous aurons la médecine empirique qui pratiquera l'anatomie et l'observation clinique des malades à l'hôpital. Bref, la « matière » universitaire ira sans cesse croissant, avec une tendance de plus en plus marquée à la spécialisation; au XVe siècle, la Renaissance, cette immense ferveur érudite et philologique pour l'antiquité, y ajoutera encore la leçon publique d'éloquence et de poésie, le commentaire critique des textes, en un mot cet enthousiasme presque mystique pour l'étude des langues anciennes qui, au siècle suivant, aboutira à la fondation des « *Collegia trilinguia* » de Louvain, de Salamanque, d'Alcala et de Paris (actuel « *Collège de France* »). Enfin, on peut soutenir que le programme des études universitaires prit une extension quasi illimitée, lorsqu'à l'enseignement préparatoire aux professions libérales, fin primordiale de l'institution, vint s'ajouter la recherche scientifique, cette « gloire de l'université moderne ».

Et cependant plus intéressante que l'idée et le programme d'études, où elle vient s'inscrire, est l'institution sociale qui lui sert de corps visible et d'organe vivant.

Ni la Grèce, ni Rome, qui cependant salaria des maîtres officiels, ni le milieu culturel oriental, qu'il fût byzantin ou arabe, n'ont connu cette libre association de maîtres et d'étudiants qui forme l'essence même de l'université médiévale. Le « *Studium generale* », nous ne saurions assez le souligner, est une *fondation chrétienne et occidentale*. Dès ses origines, elle est franchement internationale, sorte d'Église catholique des sciences sacrées et profanes, composée d'un corps d'enseignants et d'enseignés, unis par un lien corporatif puissant, ses libertés et ses privilèges ou immunités, que le corps entier défend âprement, en réalisant le front commun contre l'aggresseur, qu'il fût roi, évêque ou simple bourgeois. Sa patronne et puissance tutélaire, c'est la papauté. Lorsqu'au sortir d'épreuves longues et régulières, le nourrisson du « *Studium* » entre à son tour dans le corps des maîtres, régents ou non-régents, c'est la papauté qui se porte garante de sa « *licentia docendi hic et ubique terrarum* », elle qui fait valoir et respecter ce droit dans les limites

de la Chrétienté. M. d'Irsay a une page émouvante sur la pauvreté originelle de l'université, pauvreté qui fit sa force, car elle assurait son indépendance. Quand le bourgeois ou les gens du guet tuent un de ses clercs et que justice lui est refusée, l'université « sécessionne », c'est-à-dire qu'elle se fait nomade; elle émigre en bloc, maîtres et élèves, de Paris à Toulouse, de Bologne à Arezzo ou à Padoue, d'Oxford à Paris, à Reading ou à Cambridge. Trois des leurs qui étudiaient à Oxford ayant été pendus « *in contemptum ecclesiasticae libertatis* », trois mille clercs quittèrent incontinent la ville pour Cambridge. Premier exemple de « *Town and gown row* »; il eut des suites sérieuses, car il donna naissance à la rivale d'Oxford, l'université de Cambridge. Celle de Padoue naquit de même, d'une migration en masse des juristes bolonais. Ces exodes furent une arme redoutée contre les vexations des « Burgenses » et l'université sut s'en servir, tant qu'elle n'eut pas d'attaches matérielles, telles que vastes immeubles, salles d'audience, collèges, bibliothèques, etc.; plus tard, quand elle aura des possessions immobilières, qu'elle jouira surtout de revenus fixes, dus à la libéralité des pouvoirs publics, elle glissera par degrés dans la servitude vis-à-vis de l'État.

Par sa nature cependant, elle est la fille légitime de la liberté individuelle et municipale. M. d'Irsay nous la montre, sortant par une évolution lente de l'école épiscopale, annexée à la cathédrale; cette évolution, dans les centres importants surtout, fut accélérée par le développement de l'esprit communal et les progrès croissants de l'urbanisation. Il est naturel que le premier « *Studium generale* » soit né, hors du domaine du seigneur féodal, dans un grand centre urbain, où les rapports entre clercs et bourgeois étaient libres et aisés, les ressources en vivres abondantes, les échanges commerciaux intenses, la paix publique assurée. Un tel centre était sans conteste le Paris de Philippe-Auguste : *Parisius*, écrira Jean de Neckam (1), *quidam Paradisus*

(1) Il s'agit plus vraisemblablement d'Alexandre Neckam qui est effectivement l'auteur d'un « *De laudibus Divinae Sapientiae* » que Th. WRIGHT publia en 1863 dans les « *Rolls Series* ».

deliciarum! Ainsi s'explique encore que l'université soit née parisienne, j'entends la première et la plus illustre de toutes les universités, celle qui devait servir de modèle et de prototype à toutes les autres; sa gloire deviendra bientôt mondiale, car elle sera le foyer de l'activité philosophique et théologique de l'Occident chrétien.

Nous ne suivrons pas M. d'Irsay dans l'histoire des universités particulières à chaque pays de l'Europe, bien que, sous sa plume, cette histoire déborde d'intérêt. Pour ne parler que de celles du XIII^e siècle, presque toutes eurent leur renommée spéciale : on se rend à Paris pour l'étude de la philosophie et de la théologie; Paris, c'est la « *Catholicae fidei arx* »; on va à Orléans ou à Bologne pour celle de la jurisprudence : *Docta suas secum duxit Bononia leges*; à Montpellier, pour celle de la médecine. Oxford, dès 1260, devient une rivale sérieuse de Paris et la prime même un instant au cours de la guerre de cent ans : *Oxonia, secunda scola Ecclesiae, imo Ecclesiae fundamentum* (*Mathieu Paris*, ad annum 1257). Il ne faudrait pas s'imaginer que ces grands établissements d'enseignement aient tous répondu à un seul et même type organique; il n'en est rien. Paris par exemple est *une seule* corporation constituée par les maîtres *et* par les étudiants; Bologne au contraire oppose sa corporation d'étudiants, répartie en « *Nations* », au bloc professoral, composé de maîtres bolonais, dépendants du podestà. Bologne est en réalité une université d'étudiants; ceux-ci de bonne heure élisent leurs « recteurs » dans leurs propres rangs; ces recteurs dirigent les corporations universitaires; la direction des études appartient aux « docteurs ». Mais, c'est l'idée même de l'université, dont les modifications successives vont nous suggérer quelques réflexions intéressantes.

* * *

La première de quelque importance concerne le statut même de fondation. Tandis que les anciennes universités étaient nées d'un libre contrat entre maîtres et disciples et partant existaient « *ex consuetudine* », certaines universités, cela dès le XIII^e siècle,

Naples par exemple et Toulouse, seront des fondations princières; elles devront leur existence « *au privilège* ». Princes, évêques, seigneurs, riches cités hanséatiques auront « leur » université. On en verra même qui naîtront de l'initiative d'un seul homme; c'est le cas pour celle de Greifswald en Poméranie; elle est due à l'esprit d'entreprise de Henri Rubenow, jurisconsulte et maire de la ville, premier ministre de Wratislave, duc de Poméranie. Pareil mode de fondation devait évidemment atteindre l'institution dans son autonomie originelle; bon gré, mal gré, vous dépendez du pouvoir qui vous fournit le moyen de subsister.

Une autre modification, celle-là plus profonde et plus dommageable, fut celle qui suivit la formation des « *nationalités* » dans l'Europe du XIVe siècle. Les universités eurent beau résister, elles furent entraînées par le courant nationaliste général. Dans un dessein politique que l'on devine, des souverains défendirent à leurs sujets d'aller étudier au dehors des limites territoriales de l'État. Ainsi, au sein de l'université, s'oblitéra par degrés la belle notion de fraternité chrétienne qui avait permis aux groupements nationaux de neutraliser leurs différences ethniques dans la grande communauté spirituelle, issue d'un même effort studieux mis au service d'un même idéal et d'une même conception du monde; dans le camarade d'études, inscrit sur les rôles d'une « Nation » différente, on ne vit plus que l'étranger; la « Nation » désagrégea les « Nations »; les rixes entre étudiants commencèrent à ressembler au choc de peuplades ennemies. En 1409, les Allemands sont contraints de se retirer de l'université de Prague, tombée sous la coupe intolérante des Tchèques : *Factum est schisma magnum inter Nationes,* dit la chronique de l'université, *exterae Nationes de Praga pedibus, equis et curribus recesserunt.* Qu'on était loin hélas! des essaimages collectifs de jadis! Treize ans plus tard, Oxford imita ce précédent fâcheux, en procédant à l'expulsion générale des Irlandais. L'idée « universitaire » subit une éclipse; on peut dire que l'université cessa de diriger la vie intellectuelle du monde, parce que les univer-

sités « remplissent plutôt des fonctions d'ordre social et politique dans le cadre de leurs États respectifs ».

Si l'initiative des pouvoirs laïques en matière de fondations et le particularisme nationaliste aboutit à restreindre l'autonomie de l'université en l'incorporant à l'État, la Renaissance littéraire pouvait contenir une menace pour le *réalisme* traditionnel de son enseignement. Fond *ou* forme ? Arts de la parole ou disciplines réelles ? Langues anciennes, érudition, philologie, toutes formes du savoir qui concentrent l'intérêt sur l'expression de la pensée plus que sur la pensée ou les choses elles-mêmes, bref tout cet « humanisme », d'inspiration artistique ne risquait-il pas de « dévaluer » les connaissances réelles : théologie, droit civil et canonique, médecine, qui, depuis toujours, préparaient à l'exercice des professions libérales, inséparables de la vie sociale ? Mutien, un des plus remarquables humanistes allemands, déclarait voir dans la philologie « la base essentielle des études universitaires »; la culture des langues devait, selon lui, l'emporter sur les études traditionnelles des Facultés supérieures. Au contraire à la Sorbonne, la vieille Acropole de la théologie, on était d'avis que les études philologiques et littéraires n'étaient d'aucune utilité et que « la Saincte Écriture se peult bonnement entendre sans la langue grecque, hébraïcque et aultres semblables ». Heureusement, un « *modus vivendi* » fut trouvé qui concilia les intérêts opposés : ce fut par la porte de la Faculté des arts, plus souple et plus accueillante, que les « *Litterae humaniores* » entrèrent à l'université. Il faut dire toutefois qu'avant leur inscription officielle sur les programmes universitaires, elles avaient reçu l'accueil le plus enthousiaste dans les Collèges, ces dépendances de l'université, et dans les « cercles » de lettrés ou « Académies » qui furent une des productions les plus caractéristiques de la Renaissance platonisante. La Renaissance allemande eut même le mérite spécial de faire donner une part plus importante dans l'enseignement à l'histoire des origines nationales et aux mathématiques.

Mais ce qui faillit bien donner le coup de grâce au vieil établissement universitaire, ce fut la prétendue réforme religieuse

inaugurée par Luther; s'il ne tomba pas, c'est parce que les biens de culture qu'il dispense à l'État sont plus précieux que l'assouvissement d'une passion religieuse, quelque implacable qu'elle soit. Encore ne subsista-t-il que par le sacrifice total de son indépendance ou, ce qui est pire, de sa dignité. L'université dut subir non seulement la religion mais la loi et jusqu'à la censure préalable du prince. Singulière mais explicable après tout, cette haine des novateurs à l'endroit de la grande institution d'enseignement médiévale : *Les universités, les études, les collèges, les degrés et les chaires magistrales*, déclarait Wicleff, *ne sont que des inventions d'un vain paganisme; tout cela ne profite à l'Eglise que comme le diable.* Luther avait en horreur la raison, « cette prostituée »; il ne pouvait dès lors qu'envelopper dans un même anathème Aristote, la philosophie et la théologie scolastiques : *Die hohen Schulen des Papsts, die allergrulichste des Teufels Hurerei und Büberei wären* (1). Sans Philippe Mélanchton, cet homme-là faisait de l'Allemagne un pays de serfs ignorants et de prêcheurs fanatiques. Partout, le premier effet de la nouvelle « Parole de Dieu » fut de dépeupler, de vider presque les universités. Erfurt, en 1522, compte 46 élèves; en 1523, 15 seulement. Aussi, cette année-là, le poète Gothard Schmolz pouvait-il rimer ironiquement :

Da Martinus gen Erfurt kam
Nichts gut darinne richtet an...

On comprend le cri douloureux d'Érasme : *Ubicumque regnat Lutheranismus, ibi litterarum est interitus*! Censure, abrogation effective de l'autonomie traditionnelle, intrigues politiques, ainsi conclut M. d'Irsay, ne tardèrent pas à détruire l'ancien prestige des universités. Telles sont, gémit-il, les sombres couleurs, sous lesquelles il faut se représenter la vie intellectuelle de la Réforme.

Avec la Contre-Réforme qui selon la juste remarque de d'Irsay n'est que la vraie réforme, l'institution universitaire reprend

(1) Voici qui est de la même encre, enfiellée : « Ich hab grosz Sorg, die hohen Schulen sein grosse Pforten der Hellen, szo sie nit ernsziglich die **heylig Schrifft uben und treyben ynes junge Volck ».**

une vigueur nouvelle, en s'inspirant des décrets disciplinaires du Concile de Trente. Ces décrets, comme on sait, visaient à la fois, la réforme intérieure et extérieure de l'homme. Et sans vouloir le moins du monde diminuer les services des anciennes universités, telles que Ingolstadt et Louvain, — Louvain qui reste toujours « le boulevard de l'orthodoxie » et « une des écoles les plus réputées de l'Europe » — il faut reconnaître que les fondations nouvelles, telles que Wurtzbourg (1561), Dillingen (1554), Gratz (1585), Pont-à-Mousson (1572), Salzbourg (1628) se conformèrent avec plus de radicalisme au grand dessein rénovateur, issu de Trente. Nées après le Concile, elles pouvaient en adopter les principes dans leurs programmes et jusque dans leur organisation. Sur deux points, leur action fut remarquable : la défense de la foi et la réforme des mœurs. Elles donnèrent l'exemple de cette solidarité, si impérieusement réclamée de nos jours, entre la pensée et les mœurs. A l'exception de Salzbourg, confiée tout entière aux Bénédictins, toutes furent, sinon des créations immédiates de la Compagnie de Jésus, du moins des foyers d'influence et des centres d'action catholiques, confiés à son dévouement éprouvé envers le Siège de Pierre. Aussi furent-elles une arme redoutable dans la grande œuvre de la « Reconquista » catholique. Aux universités d'une époque « de controverses fougueuses », il ne faut pas reprocher « d'avoir été en partie des instruments de combat ». Le combat hélas! nous fut imposé et l'enjeu n'était autre que l'unité catholique menacée par le nationalisme luthérien. C'est pour la défense de cette unité que se dressèrent les universités de la Contre-Réforme « et ce fut en partie leur mérite de l'avoir préservée ». Heureusement, le XVII^e^ siècle *ramena insensiblement*, les universités « vers les devoirs d'une vie intellectuelle désintéressée »; l'université moderne est le fruit non de réformes organisatrices ou d'initiatives provenant de la vie politique ou sociale des États, mais des énergies immanentes du savoir, « du dynamisme invisible qui réside dans la vie cachée de l'esprit ».

On peut dire que le second volume de cette histoire apporte la preuve éclatante de la justesse de cette appréciation finale.

Les deux notes distinctives de l'université moderne sont l'esprit de libre recherche et un idéal scientifique élevé qui a fini par vulgariser une sorte de religion et presque une idolâtrie de la science.

* * *

Nous le répétons : cette œuvre est remarquable. Elle révèle une faculté d'assimilation étonnante, des lectures considérables et parfaitement digérées, une lucidité d'exposition qui ne se rencontre que rarement à pareil degré. Une claire pensée ordonnatrice s'impose ici à une masse de matériaux qui eût écrasé un esprit moins dégourdi. On peut dire que M. d'Irsay a rendu accessible aux non-professionnels l'histoire des universités européennes. Certes, son œuvre ne rend pas inutiles des œuvres analogues d'une technique plus savante, celle de Rashdall par exemple; toutefois l'intérêt si vif qu'elle crée au profit d'une des plus grandes institutions européennes décidera souvent le lecteur sérieux à recourir aux monographies et aux histoires plus spéciales. Les notes et la bibliographie, si riches, de ces deux volumes, lui fourniront sous ce rapport les indications les plus précieuses.

Chose curieuse, cette œuvre d'une langue si aisée et d'une pensée si limpide n'est pas sortie d'une plume française (1).

Né à Budapest, Stephen d'Irsay prit le diplôme de médecin à l'université de sa ville natale et devint spécialiste des affections cardiaques. Sa connaissance admirable de l'anglais et ses savants mémoires physiologiques lui valurent le poste de directeur du Laboratoire cardiographique de l'hôpital Michaël Reese, à Chicago. Mais bientôt sa curiosité d'esprit l'entraîna vers l'histoire de la médecine. Cette étude, après maints autres virements d'intérêt et mutations de fonctions professorales, l'amenèrent à écrire l'histoire qui préservera son nom de l'oubli.

(1) Un lecteur très attentif découvrira de rarissimes fautes de langage : hébreue, au lieu d'hébraïque (p. 298); à la page 299, nous avons rencontré le parfait défini : dissolva.

M. H. R. Viets, de Harvard, auquel nous devons ces curieux renseignements biographiques (1) laisse assez clairement entendre la mobilité extrême et le côté légèrement capricieux, fantasque même, de cet esprit si universellement doué. Le Dr d'Irsay semble avoir été de ces âmes inquiètes et socialement mal adaptées qui ne savent séjourner longtemps nulle part. C'est ainsi qu'en 1931, il renonce à son poste d'associé de l'histoire de la médecine à *John Hopkins University* de Baltimore, pour se rendre à Paris avec le dessein d'y entrer dans l'ordre dominicain. Mais, après peu de semaines, il retourna à ses études préférées et consacra le reste de sa vie à compléter son « *Histoire des Universités* »; il mourut à l'hôpital américain de Paris, en novembre 1934.

Le lecteur qui aura parcouru les deux volumes de cette œuvre monumentale comprendra mieux, je crois, le portrait moral que le professeur Viets nous traça de l'auteur : « Courtois, intelligent et appréciant profondément l'art et la musique, d'Irsay donnait à ses collègues l'impression d'avoir affaire à un homme de génie ». Ajoutons pour finir que cet homme appartenait à la religion catholique. Mais la foi religieuse s'associe chez lui à la plus exigeante loyauté scientifique.

Et cela rend d'autant plus vif le regret que nous cause une carrière encore si riche de promesses et si inopinément brisée.

François JANSEN, S. I.

(1) Nous empruntons ces détails à la *Notice biographique de d'Irsay*, publiée par M. H. R. VIETS dans « *Isis* », n. 68, vol. XXIV (2), février 1936, p. 370-374.